Document généré le 3 juil. 2025 22:20

Québec français

La littérature de jeunesse de 1970 à aujourd'hui
Relance, expérimentation et établissement d'une littérature

Marie Fradette

Numéro 145, printemps 2007

La littérature québécoise de 1970 à nos jours

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47308ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fradette, M. (2007). La littérature de jeunesse de 1970 à aujourd'hui : relance, expérimentation et établissement d'une littérature. *Québec français*, (145), 50–53.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

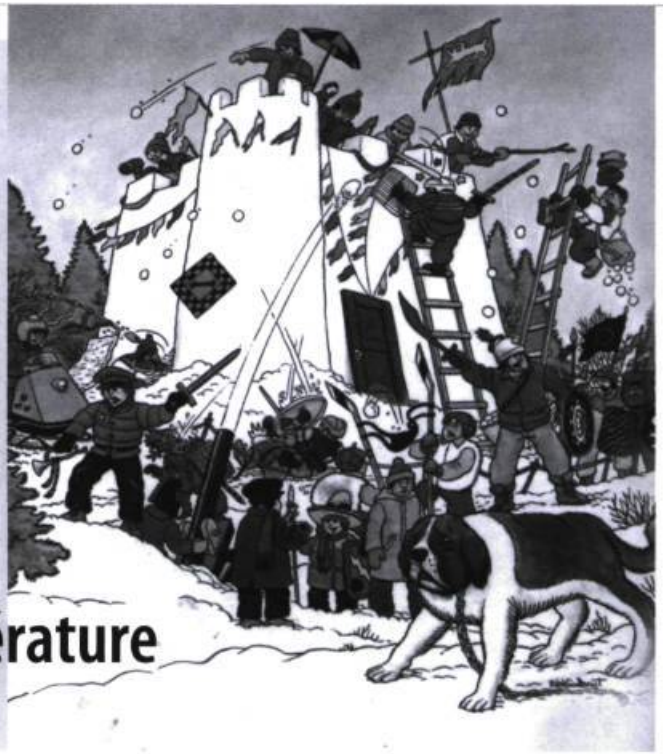

Illustration de Réal Godbout (*La guerre des tuques* de Danyèle Patenaude et Roger Cantin).

La littérature de jeunesse de 1970 à aujourd'hui

Relance, expérimentation et établissement d'une littérature

par Marie Fradette*

Les années 1970 et les décennies qui suivront marquent un tournant dans l'histoire de la littérature pour la jeunesse. C'est tout un milieu qui se développe, un champ qui se constitue, une « littérature qui se fait[1] ». Après une décennie de transition, en l'occurrence les années 1960[2], pendant laquelle l'édition pour la jeunesse jusque-là contrôlée par le clergé est prise en charge par des laïcs, les jeunes lecteurs vont voir naître une littérature qui répond enfin à leurs besoins. De nouveaux auteurs, des collections et des éditions nouvelles apportent alors avec eux un respect du lectorat offrant des histoires axées sur le quotidien, les émotions, le vécu des enfants, tout en étant soucieux d'offrir un niveau de lisibilité adapté à chaque groupe d'âge.

1970 : Des éditeurs se spécialisent, un marché se définit

En 1965, la suppression des prix de récompense dans les écoles oblige les éditeurs à repenser et à réorganiser le milieu : « Bon nombre d'éditeurs n'osent pas publier pour un marché qui n'est pas déjà constitué. [...ils] ne peuvent désormais plus compter sur les seules commissions scolaires, ils doivent s'efforcer de trouver de nouveaux acheteurs[3] ». Plusieurs collections jeunesses disparaissent si bien que, jusqu'en 1970, nous pouvons parler d'un déclin senti de la littérature pour la jeunesse.

À partir de 1971 on assiste toutefois à une période de relance au cours de laquelle des auteurs, des éditeurs, des bibliothécaires, et autres gens soucieux d'offrir des textes de qualité aux enfants, cherchent des moyens de relancer la littérature pour la jeunesse. C'est ainsi que l'organisme Communication Jeunesse voit le jour. Initié par l'écrivaine Paule Daveluy, il a pour but de « stimuler la publication et de revaloriser la littérature pour la jeunesse afin de contrer la baisse de la production[4] ». Cet organisme soumet alors des demandes de subvention pour aider les éditeurs qui ne peuvent concurrencer les ouvrages étrangers. Les efforts portent fruit. À preuve, quelques revues voient le jour, telles que *Lurelu* en 1978 et *Des livres et des jeunes* (1978-1992), qui ont à cœur de faire connaître les œuvres et auteurs d'ici par le biais d'entrevues, de comptes rendus critiques, de dossiers, etc. On voit aussi apparaître de nouvelles revues pour les jeunes, *Hibou* (1970) et *Vidéo Presse* (1971) en tête. Plus encore, la fondation de maisons d'édition spécialisées en littérature de jeunesse québécoise marque l'envol d'une littérature. À ce sujet, les éditions Le Tamanoir, fondées en 1975[5] par Réal Tremblay et Bertrand Gauthier, constituent le point tournant d'une littérature jeunesse plus ludique que didactique. D'abord spécialisée dans le livre illustré pour les tout-petits, pensons ici à la série « Jiji et Pichou » écrite par Ginette Anfousse ou encore aux livres-jeux de Roger Paré, cette maison fait par la suite paraître des collections de romans pour différents groupes d'âge, comme les collections « Roman jeunesse », pour les 7-9 ans, et « Roman + », pour les adolescents. Mais, au cours de la deuxième moitié des années 1970, c'est l'album illustré qui connaît beaucoup de succès. D'ailleurs, de nouveaux illustrateurs et auteurs amorcent leur carrière à cette époque, tels Marie-Louise Gay, Bertrand Gauthier, Christiane Duchesne, Ginette Anfousse ou encore Robert Soulières. Cette génération arrive avec des styles éclatés et éclectiques, des personnages excentriques et d'autres plus réalistes. Marie-Louise Gay et Bertrand Gauthier publient la suite loufoque *Hou Ilva, Dou Ilvien et Hébert Luée*, une série qui s'inscrit à contre-courant de la littérature de jeunesse existante. La présence de personnages aux traits caricaturaux, l'absence de cadre ou de chronologie dans le récit en témoignent. Pour sa part, Ginette Anfousse plonge ses lecteurs au cœur d'un univers intimiste dans lequel Jiji confie ses envies, ses peines, ses joies à son ami lecteur. Il ne faudrait toutefois pas oublier que, parallèlement à cette modernisation de la littérature de jeunesse,

persiste un courant conservateur dans lequel on retrouve des personnages idéalisés, sages, obéissants, des thèmes optimistes, des sujets plus traditionnels, telles la famille, la religion ou encore la nature. Louise Pomminville et sa série Pitatou, Cécile Gagnon, Gabrielle Roy et son conte *Courte queue* ou l'album *Ma vache Bossie*, et Henriette Major, qui publie chez Fides avec Claude Laforturne *L'évangile en papier* et *La bible en papier*, appartiennent à ce courant. Enfin, toute la décennie 1970 constitue une période de relance pendant laquelle la tradition côtoie l'expérimentation. La douce folie de cette décennie cédera toutefois sa place à la rationalité au cours des années 1980.

1980 : Rentabilité et popularité du roman

Jusqu'en 1985, le livre illustré pour les petits abonde. Les auteurs et les illustrateurs contestent la littérature plus conformiste en offrant des œuvres éclatées sur les plans de la forme et du fond. Plusieurs maisons d'édition profitent de cette lancée et publient des albums, telles Québec Amérique, les éditions Paulines qui avaient « plus d'une vingtaine de collections d'albums de jeunes[6] », les éditions Ovales, fondées en 1980, qui deviennent, avec La courte échelle, les chefs de file dans la production d'albums pour enfants. Tout est alors permis. Toutefois, cette lancée n'est pas à l'abri de quelques défaillances. La production de ces livres illustrés devient beaucoup trop coûteuse. Ainsi, à partir de 1985, le roman pour les préadolescents et les adolescents, plus rentable, occupe une large part du marché éditorial destiné à la jeunesse. C'est alors que plusieurs collections sont créées pour différents groupes d'âge. Des premiers lecteurs aux adolescents en passant par les tout-petits, tous ont maintenant des livres écrits à leur intention. Si les éditions La courte échelle, Ovales et Michel Quintin demeurent les trois seules à vocation essentiellement jeunesse au milieu de la décennie, les autres, en l'occurrence Québec Amérique, Pierre Tisseyre, Toundra, Héritage, Paulines, Fides et Hurtubises HMH, accordent une place au secteur jeunesse, notamment au roman pour préadolescents et adolescents. Ce réajustement fait aussi naître certaines maisons et des secteurs jeunesse. Boréal, par exemple, fait une place aux romans pour adolescents en 1989 avec la collection « Boréal inter ». Il faut ajouter à cela la naissance de Coïncidence Jeunesse en 1989, qui se spécialise dans le roman destiné aux jeunes âgés entre 9 et 15 ans. Le milieu se discipline et s'efforce de rejoindre le lectorat visé. Une centaine de titres sont publiés annuellement. On assiste à une stabilisation de la production qui est, par ailleurs, moins diversifiée qu'au début de la décennie. On produit pour un marché précis et il n'y a plus place à l'essai. Certaines maisons produisent toutefois encore des albums. C'est le cas des éditions Chouette, surtout connues grâce à la série Caillou, fondées en 1987, qui se spécialisent dans le bébé-livre et le livre-jeu. Les éditions du Raton Laveur, fondées en 1984 par Michel Luppens, publient des albums et des livres documentaires pour les enfants âgés entre deux et huit ans, alors que les éditions Boréal lancent leur section jeunesse en 1986 avec la collection « Boréal jeunesse » inaugurée par la série « Madeleine », des albums pour les enfants de trois à huit ans écrits par Michel Aubin et illustrés par Hélène Desputeaux.

Ainsi, les différentes maisons d'édition (Boréal, Québec Amérique, La courte échelle, Soulières, Pierre Tisseyre) lancent tour à tour des collections, offrent différents types de récits pour tous les groupes d'âge allant du policier au fantastique en passant par la science-fiction. C'est toutefois le roman réaliste, roman miroir ou roman du quotidien[7], qui a la cote auprès du lectorat ciblé. Ces romans proposent des histoires calquées sur le quotidien des jeunes et mettent en scène des personnages capables d'exposer avec transparence leurs angoisses, leurs peines et leurs joies dans des univers reconnus, que ce soit l'école, la maison, les sorties entre amis, etc. Les auteurs et éditeurs veulent ainsi rejoindre les jeunes lecteurs dans ce qu'ils vivent et dans ce qu'ils sont. C'est toutefois Québec Amérique qui introduit pour la première fois de nouvelles valeurs dans le roman pour adolescents avec la collection « Jeunesse / roman ». Raymond Plante et son désormais célèbre *Le dernier des raisins*, paru en 1986, amorce officiellement la tendance. Le personnage de François Gougeon, adolescent à lunettes, mal dans sa peau et surtout amoureux, livre ses états d'âme. L'univers décrit, le langage parlé utilisé, l'imperfection du personnage, les intérêts, désirs et expériences de ce dernier s'offrent en miroir au lectorat. Reynald Cantin suivra avec *J'ai besoin de personne*[8], un roman plus sombre dans lequel l'amour et la mort côtoient le quotidien d'Ève, qui fait son entrée à la polyvalente. Enfin, Michèle Marineau n'est pas en reste avec son personnage de Cassiopée[9]. Publiée cette fois-ci chez Québec Amérique, cette série met en scène une adolescente amoureuse, fille unique de parents séparés qui exprime haut et fort ses peines, ses envies, ses défauts aussi.

Ajoutons à cette arrivée du roman réaliste pour adolescents l'apparition du mini-roman qui sert en quelque sorte de relais entre l'album et le roman pour adolescents. Écrit en gros caractères et comptant peu de pages, le texte est sillonné d'illustrations qui aident l'enfant à bien comprendre l'histoire. Plusieurs collections voient le jour et ainsi rejoignent un lectorat oublié. Pensons d'abord à la collection « Premier roman » qui paraît aux éditions de La courte échelle à partir de 1988, ensuite à la collection « Papillon » chez Pierre Tisseyre, qui publie en plus deux séries de romans pour les garçons de 10 ans et plus : les séries « Alexis » et « Les aventures d'Edgar Allan, détective », lancées aussi en 1988. Québec Amérique publie la collection « Contes pour tous » en 1984, alors qu'Héritage lance la collection « Libellule » en 1986. Depuis, les éditions Dominique et compagnie, une division des éditions Héritage, ont en quelque sorte remplacé cette dernière collection par les collections « Roman rouge » pour les 6 ans et plus, « Roman vert » pour les 8 ans et plus et « Roman bleu » pour les 10 ans et plus. Enfin, Boréal offre la collection « Boréal junior » en 1989 (9-12 ans) et, depuis peu, la collection « Boréal Maboul » pour les enfants de 6 ans et plus. La popularité du roman destiné aux préadolescents se double des séries, celles qui représentent une solution rentable aux problèmes de la non-lecture et à celui de la production. Les jeunes s'accrochent rapidement à leur héros préféré et sont impatients de lire les prochaines aventures. Par exemple, les séries « Les jours et les nuits de Julia » (Christiane Duchesne et Bruno St-Aubin), « Les enquêtes de Joséphine La Fouine » (Paule Brière et Jean Morin), « Les mésaventures du roi Léon » (Jean-Pierre Davidts et Anne Villeneuve) chez Boréal, les séries « Notdog » (Sylvie Desrosiers), « Rosalie » (Ginette Anfousse) et « Ani Croche » (Bertrand Gauthier) à La courte échelle, ou encore « Noémie » chez Québec Amérique, notamment, connaissent un vif succès. Par l'entremise de ces collections, les auteurs et éditeurs rivalisent d'astuces pour attirer le lectorat, que ce soit au moyen de thématiques résolument axées sur le vécu des jeunes, du recours à l'humour, du choix des valeurs ou encore de la présentation des livres. Tout est pensé en fonction du public cible et, bien sûr, de la rentabilité.

Illustration de David Lemelin (*Galoche chez les Meloche* de Yvon Brochu).

1990-2000 : diversité, ingéniosité : pour une profusion de styles

Les années 1990 et 2000 sont prometteuses. Malgré la chute sentie et réelle de la production d'albums illustrés jusqu'au milieu des années 1990, la littérature de jeunesse se porte bien. Plusieurs nouvelles maisons d'édition voient le jour telles que Dominique et compagnie (1997) et Les 400 coups (1993), qui multiplient les collections pour tous les groupes d'âge. Ajoutez à cela l'expansion du marché à l'extérieur du pays : les éditions La courte échelle s'ouvrent au marché international ; Québec Amérique fait connaître son volet jeunesse en Europe grâce au dictionnaire visuel ; le personnage de Caillou, créé par Hélène Desputeaux, permet aux éditions Chouette d'être propulsées en Europe ; sans compter que les éditions Dominique et compagnie publient tous leurs albums simultanément en anglais et en français. Depuis le début des années 2000, la production, de plus en plus diversifiée, va croissant, de nouvelles maisons voient le jour et les éditeurs établis n'hésitent pas à ajouter des collections à leur catalogue ou encore à rafraîchir les collections existantes. La poésie naît à La courte échelle dans une collection qui rassemble de grands poètes québécois contemporains, Élise Turcotte et Louise Dupré en tête. La collection « Mon roman » (2003) s'ajoute aux collections « Premier roman », « Roman jeunesse » et « Roman plus ». Les éditions Imagine (2005) revisitent les contes traditionnels et offrent aux enfants des albums signés par des auteurs et des illustrateurs de talent (Gilles Tibo, Pierrette Dubé, François Barcelo, Marc Mongeau, etc.). La science-fiction, le roman policier et le fantastique connaissent du succès auprès des jeunes grâce, entre autres, à Bryan Perro et sa série fantastique Amos Daragon, à Laurent Chabin, Chrystine Brouillet, Daniel Sernine, Denis Côté, pour ne nommer que ceux-là, qui poursuivent leur œuvre respective chez Hurtubise HMH dans la collection « Atout », à La courte échelle dans différentes collections, notamment dans la nouvelle collection « Jeune adulte » pour les 13 ans et plus, chez Pierre Tisseyre dans la collection « Chacal ». Parallèlement, on retrouve encore beaucoup de romans réalistes ou du quotidien dans lesquels les auteurs explorent un large éventail de sujets allant de la maladie à l'amour en passant par l'homosexualité ou la toxicomanie. Anique Poitras, dans ses séries « Sara » et « Mandoline », traite de toxicomanie, de prostitution et de mort ; la jeune auteure Élaine Turgeon aborde le suicide avec beaucoup de sensibilité, dans *Ma vie ne sait pas nager*[10] ; Tania Boulet parle d'amour[11] ; Marie-Francine Hébert raconte l'inceste, la peur, la haine dans son roman *Le ciel tombe à côté*[12] ; enfin, on se souvient de Charlotte Gingras, qui met en scène une jeune fille aux prises avec une mère psychologiquement malade, ou encore de Dominique Demers racontant la dure réalité d'une adolescente qui traverse plusieurs épreuves, dont celle de tomber enceinte[13]. Enfin, si l'écriture des années 1980 et 1990 tendait à délaisser la rigueur stylistique au profit d'un rapprochement avec le lecteur (utilisation d'un langage parlé, phrase simple et courte, etc.), celle des années 2000 est généralement plus recherchée. Les auteurs ont un souci des mots et font confiance à leur lectorat.

Et la reconnaissance…

La visibilité de la production jeunesse, bien qu'encore timide, est de plus en plus importante. Les critiques ou comptes rendus d'ouvrages québécois pour la jeunesse sont un phénomène encore peu répandu, mais certains journaux, tels *Le Devoir*, *La Presse* et *Le Soleil*, réservent

assez souvent une place à la critique, alors que la revue *Lurelu* (qui paraît trois fois par année) se consacre essentiellement à la littérature jeunesse en proposant des comptes rendus critiques et des analyses approfondies. Ajoutons à cela la revue *Québec français*, qui présente une chronique de trois à quatre pages réservée à la littérature de jeunesse en plus de proposer une fiche de lecture et une entrevue avec un auteur à chaque numéro. À la télévision, l'émission culturelle « Libre échange », animée par Suzanne Lévesque, traite parfois de littérature de jeunesse. On retrouvait aussi en 2005 « M'as-tu lu ? », une émission présentée à Télé-Québec de façon hebdomadaire, qui offrait une chronique en littérature jeunesse. Il y a aussi Dominique Demers, qui fait la lecture de deux contes pour enfants le samedi matin sur la chaîne nationale. La radio, pour sa part, n'a pas de tribune régulière, sauf quelques radios communautaires qui diffusent de temps à autre une chronique en littérature de jeunesse (CKRL et CKIA à Québec). En revanche, la radio d'État (Radio-Canada) traite surtout des auteurs les plus populaires. Aussi les parutions jugées importantes, notamment lors des Salons du livre, font office de présentations dans quelques émissions radiophoniques. Enfin, la sortie d'un film, tiré d'un roman pour la jeunesse, a pour effet de mousser le produit et de faire monter les ventes. C'est le cas, par exemple, de la série « Charlotte » de Dominique Demers qui connaît un succès fulgurant. La diffusion est facilitée, mais encore faut-il que les médias veuillent en faire état.

Par ailleurs, depuis les années 1970, le nombre de prix littéraires consacrés à un ouvrage québécois pour la jeunesse s'est multiplié. Plusieurs ont vu le jour dans les années 1950 et 1960 afin d'encourager la création, mais la durée de vie de ces prix fut brève : « Un système autonome de prix est donc très récent. Ayant commencé à se bâtir en 1954, années du premier prix, il n'a été bien établi que vers les années 1960. Il s'est affirmé la décennie suivante et les prix sont maintenant devenus une tradition[14] ». Ainsi plusieurs d'entre eux récompensent aujourd'hui les auteurs. Pensons seulement au prix du livre M. Christie (1990), malheureusement abandonné en 2005, qui visait les créateurs francophones et anglophones, auteurs et illustrateurs ; le prix 12-17 Brive-Montréal (1991), qui permet de réunir et de récompenser des auteurs d'ici et de Brive qui écrivent pour les jeunes âgés entre 12 et 17 ans ; le concours littéraire *Lurelu* (1987), qui récompense les nouveaux talents ; le prix du Gouverneur général (1959) ; le prix Alvine-Bélisle (1974), décerné au meilleur livre jeunesse français ou anglais publié au cours d'une année ; enfin, la liste est longue et ne cesse de s'allonger si on pense, par exemple, au prix TD de littérature canadienne pour l'enfance et la jeunesse remis par le Groupe financier Banque TD en collaboration avec le Canadian Children's Book pour la première fois en 2005. Les récipiendaires de ces prix sont préalablement choisis par un jury constitué de gens issus de milieux professionnels différents allant des chercheurs aux enseignants en passant par des libraires. Certains jurys, dont ceux des palmarès Livromagie et Livromanie[15], sont constitués de jeunes lecteurs.

La reconnaissance et l'intérêt pour cette jeune littérature ne cessent de croître. Elle est de mieux en mieux connue par la population, qui apprend à découvrir la richesse de ces textes et de ces images. Les auteurs et illustrateurs se font de plus en plus connaître à l'étranger, les universitaires l'analysent, l'étudient, les critiques et journalistes en parlent, les parents la racontent, les enfants l'aiment. On peut affirmer que la littérature de jeunesse québécoise vit. Depuis 1970, elle s'est transformée, a évolué, s'est enrichie et surtout adaptée aux besoins du lectorat. La multiplication des collections, l'arrivée de jeunes auteurs soucieux d'offrir des textes riches et la qualité des albums illustrés comme des romans laissent croire que notre littérature de jeunesse a un avenir plus que prometteur.

---

* Chargée de cours en littérature de jeunesse.

Bibliographie

BELLEMARE, Madeleine, « Littérature jeunesse : Du néant à l'excellence », dans Réginald Hamel [dir.], *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997, p. 386-414.

FRADETTE, Marie, « De la jambe poilue au nombril percé. Le roman québécois pour adolescentes de 1940 à 2000 ». Thèse de doctorat, Université Laval, 2005, 211 f.

LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonie du Canada*, Orléans, Éditions David, 2000, 826 p.

PASQUET, Jacques, « De l'adolescence à l'âge de raison. Une décennie dans la littérature de jeunesse québécoise contemporaine : 1978-1988 », *Lurelu*, vol. 12, n° 2 (automne 1989), p. 2-7.

PROVOST, Michelle, et Lucie JULIEN, « En partance pour les années 90 », *Lurelu*, vol. 12, n° 2 (automne 1989), p. 9-11.

TÉTREAULT, Raymond, « Un nouveau défi en littérature jeunesse : le marché international », *Des livres et des jeunes*, n° 40 (automne 1992), p. 14-19.

THIBAULT, Suzanne, « Survol des collections de romans jeunesse », *Lurelu*, vol. 16, n° 1 (printemps-été 1993), p. 4-9.

Notes

1 Expression de Gilles Marcotte dans *Une littérature qui se fait : essais critiques sur la littérature canadienne-française*, St-Laurent, BQ, 1994, 338 p.

2 Voir Marie Fradette, « Bref portrait de la littérature pour la jeunesse de 1945 à 1970 », dans *Québec français*, n° 144 (décembre 2006), p. 57-59.

3 Édith Madore, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1994, p. 30.

4 Édith Madore, « Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse (1920-1995) ». Thèse de doctorat, Université Laval, 1995, f. 158.

5 Les éditions le Tamanoir deviendront La courte échelle en 1978.

6 Édith Madore,1994, p. 45.

7 Nous entendons par « roman du quotidien » la mise en scène de personnages vraisemblables évoluant dans un contexte reconnaissable par le lectorat et vivant une situation issue du quotidien (famille, école, amis, amour, problèmes).

8 Reynald Cantin, *J'ai besoin de personne*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Jeunesse / Romans plus »,1987, 226 p.

9 *Cassiopée et l'été polonais*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1988, 195 p. ; *Cassiopée l'été des baleines*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1989, 212 p.

10 Élaine Turgeon, *Ma vie ne sait pas nager*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan + », 2005, 127 p.

11 Entre autres dans *Envers et contre tous*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 2004, 202 p.

12 Dans ce roman paru en 2003 dans la collection Titan + chez Québec Amérique, Hébert offre un texte saisissant qui rappelle, à certains égards, l'écriture de Réjean Ducharme.

13 Célèbre série « Marie-Lune » parue entre 1992 et 1994 et rééditée en un seul volume intitulé *Marie tempête* par Québec Amérique en 1997.

14 *Ibid.*, p. 205.

15 Concours organisés par l'organisme Communication Jeunesse dans le but de développer la lecture chez les jeunes. Les jurys sont composés d'élèves du primaire (6-12 ans pour Livromagie (créé en 1989)) et du secondaire (12-17 ans, pour Livromanie (créé en 1985)) qui font une sélection des 10 livres les plus lus et plus aimés des jeunes.